

A propos de l'ü souletin

Mr. Saroïhandy a publié dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* (tome XXIV, 3^{ème} fascicule, pp. 378-383) de très intéressantes observations intitulées *Assimilation progressive de i à ü dans le basque de la Soule*.

Nous y lisons: «Lorsque la voyelle de la seconde syllabe est un *u* (français ou), il ne se produit pas d'assimilation et l'on dit en souletin *hiru* (trois), *iqhusi* (vu), *itsusi* (laid), tout comme en labourdin ou en bas-navarrais. *L'u*, remarque M. Uhlenbeck, n'est pas en état de communiquer à *l'i* de la syllabe précédente son arrondissement labial (1); *l'ü* seul en serait capable, et M. Gavel se demande quelle peut bien en être la raison. *L'ü*, observe-t-il, était primitivement étranger au souletin, et, comme il est très difficile à prononcer, il a dû être autrefois, pour les sujets parlants, un véritable cauchemar. En cherchant à bien articuler *l'ü* de, la seconde syllabe, ils s'y préparaient longtemps à l'avance et ils ont fini par changer également en *ü* *l'i* de la première syllabe. (2)»

Nous ferons observer que M. Saroïhandy fait erreur en nous attribuant une adhésion formelle à cette théorie: bien au contraire, nous ne l'avons exposée que sous une forme hypothétique, et comme un argument auquel pourraient songer les partisans de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin, mais sans l'adopter pour notre compte, car nous avons seulement essayé d'exposer impartialement les deux thèses contraires: celle de l'origine béarnaise de *l'ü* souletin, et celle qui explique ce son par une évolution toute spontanée. Bien mieux: à la page 57 de nos *Eléments de phonétique basque* (lignes 1 à 13) nous présentons nous-même des objections contre la théorie qui

(1) Uhlenbeck, professeur à l'Université de Leyde: *Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques*. Trad. G. Lacombe. Paris, Champion, 1910, p. 24 (Extrait de la Revue internationale des études basques).

(2) Gavel, *Eléments de phonétique basque*. Thèse de doctorat, Toulouse, 1920, page 56.

expliquerait par une difficulté de prononciation certaines assimilations de *i* à *ü*.

M. Saroïhandy écrit encore, vers la fin du même article: «Tous les anciens *u* du souletin, ou du mixain, n'ont pas abouti à *ü*. M. Uhlenbeck a très méthodiquement essayé de déterminer les circonstances qui avaient pu en favoriser la conservation. Il semblerait, par exemple, que *l'u* n'est pas devenu *ü*, lorsqu'il était suivi d'un *r*. Comparez *gü* (nous) et *çü* (vous), à côte de *gure* (notre) et de *çure* (votre) (1). On a cependant quelque peine à admettre que l'influence de *l'r* ait pu à elle seule empêcher le passage de *u* à *ü*, lorsqu'on voit le bas-navarrais *urço* (palombe) aboutir en souletin à *ürço* et qu'à côte de *hura* (l'eau), on trouve *hürra* (la noisette). En réalité, on n'aperçoit pas encore clairement la raison du maintien de *l'u* dans certains mots et l'on ne voit pas non plus très bien pourquoi en souletin, dans des mots tels que *hiru* (trois), *iqhusi* (vu), la voyelle de la première syllabe ne s'est pas assimilée à celle de la seconde.»

Nous laisserons de côté ici la question de la non-assimilation de *l'i* de la première syllabe dans des formes telles que *hirur* «trois» et *ikhusi* «vu». Mais les observations de M. Saroïhandy nous fournissent l'occasion de revenir sur la loi que l'on peut formuler en ce qui concerne les cas où, en souletin, la voyelle *u* est restée intacte et ceux où elle est passée à *ü*.

M. Saroïhandy paraît s'étonner que l'on trouve *hürra* «la noisette, à côté de *hura* «l'eau». Mais précisément la règle que, en prenant pour base les recherches de M. Uhlenbeck, nous avons cru devoir formuler dans nos *Éléments de phonétique basque* (p. 40) est ainsi conçue: «en souletin, *l'u* a conservé son articulation primitive dans un certain nombre de mots: il semble qu'en principe cette conservation ait eu lieu lorsque *l'u* était suivi d'une *s* (comme dans les mots *ikhusi* et *uste*), ou d'une *r* douce: un exemple frappant de ce dernier cas nous est donné par la déclinaison des pronoms *gü* nous» et *zü* «vous», où le son primitif de *l'u* est maintenu au datif et au génitif (*guri*, *zuri*, *gure* et *zure*); autres exemples: *l'u* primitif est conservé dans les mots *hur* «eau» et *hirur* «trois.»

Comme on le voit, l'exemple de *hürra* «la noisette» loin d'infir-

(1) Uhlenbeck, *ibid*, page 29.

mer cette théorie, ne fait que la confirmer, puisque l'ancien *u* se maintient devant une *r* douce, *mais non devant une r forte*.

Il ne sera pas inutile, cependant, de préciser ce qu'il faut entendre, à ce point de vue, par le nom *d'r* douce; en d'autres termes, quelles sont les *r* qui étaient douces au moment où s'est produite l'évolution de l'ancien *u* souletin en *ü*.

1.° Il est clair qu'il faut ranger tout d'abord dans cette catégorie les *r* douces intervocaliques, par exemple celles des mots *gure*, *guri*, *zure*, *zuri*, déjà cités, celle du, démonstratif *hua*, etc.

2.° Il convient de classer également dans la même catégorie les *r* douces finales. Certaines d'entre elles sont généralement muettes aujourd'hui, par exemple celle de *hirur*, mais il suffit qu'elles aient été prononcées autrefois. D'autres peuvent subir, dans la prononciation moderne, un renforcement lorsqu'elles se trouvent dans certaines positions (par exemple celles de *hur* «eau» et *zur* «bois») lorsqu'elles sont à la pause ou suivies d'un mot commençant par une consonne; mais il n'en reste pas moins qu'elles sont douces en principe, et qu'elles conservent encore cette articulation en position prévocalique.

Au contraire d'autres *r* finales étaient fortes, par exemple celles de *züntzür*, *beldür*, *hür*, etc. Il peut arriver aujourd'hui qu'elles soient douces ou même fricatives lorsqu'elles sont à la pause ou en position préconsonantique, mais l'articulation forte était si bien leur articulation normale qu'elle s'est maintenue obligatoirement jusqu'à nos jours en position prévocalique. Encore une fois, les *r* de cette sorte n'ont pas maintenu l'ancien *u*.

3.° Étaient normalement douces elles aussi, bien que la prononciation moderne les renforce souvent, les *r* suivies d'une consonne autre que *h* (1), par exemple celles de *urthe*, *urthuki*, *urde*, etc.

Ces principes une fois posés, si l'on prend la peine d'examiner les exceptions que l'on pourrait invoquer contre la loi énoncée plus haut, on constatera que pour presque toutes une explication très simple se présente immédiatement à l'esprit. Voici en effet les principaux chefs sous lesquels on peut les ranger:

1.° Le mot qui fait exception est un emprunt plus ou moins tardif à une langue où existe le son de *ü*, comme le français ou le

(1) Certaines *γ* au moins étaient fortes devant *h*. Peut-être même *l'h* ne s'est-elle introduite après ces *γ* qu'à une époque relativement moderne; par la qualité forte de *l'r* s'explique, par exemple, *l'ü* de *ürhats* «pas».

béarnais, et l'Û étranger a été pris tel quel. Ce cas est particulièrement fréquent dans les mots terminés par le suffixe *-Ûra*, tirés du français, comme *botÛra* «voiture», *konfitÛra* «confiture», etc. L'Û a été étendu par analogie à *itsÛra*, de l'espagnol *hechura*.— Inversement l'*u* de la langue d'origine est conservé dans *buhatu*, du gascon *bouhá* «souffler», et en d'autres formes analogues.

2.° D'autres. exceptions sont le résultat d'une assimilation. Dans *bÛrÛ* «tête», par exemple, le second *u* a réagi sur le premier; dans *urthuki*, au contraire, la deuxième syllabe devait présenter primitivement un *i*, qui s'est conservé en d'autres dialectes, mais s'est assimilé en souletin à l'*u* de la première syllabe.

3.° Certaines. irrégularités apparentes semblent dues à ce que la consonne qui suivait anciennement l'*u* à été altérée en souletin moderne. Ainsi l'irrégularité de *bulhá* cesse de nous étonner si l'on admet que l'*l* est le produit d'une dissimilation, et que la forme primitive était *burá* (1) ou même *burhá*. De même *Ûstel* «gâté» ou «pourri» peut fort bien n'être qu'une altération de la variante *Ûstel*, encore employée par quelques Souletins.

4.° D'autres irrégularités semblent dues à une substitution de suffixe. Ainsi *irakurri* «lire» provient probablement de *irakurtÛ* (variante extrêmement usuelle). Dans *irakurtÛ* le maintien de l'*u* primitif est normal, puisque l'*r* suivante est préconsonantique. Lors de la substitution du suffixe *-i* au suffixe *-tÛ*, l'*r* finale du radical a été renforcée, phénomène dont nous avons des exemples par ailleurs, car l'existence de la variante *ezarri* «mis» à côté de la forme *ezari*, employée ailleurs, notamment en Soule, paraît bien devoir s'expliquer par le type intermédiaire *ezartu*.

5.° Certains *u* souletins sont le produit d'un ancien *o*. Il est vraisemblable qu'il en est ainsi, notamment, de l'*u* des formes démonstratives *huntako*, *huntan*, etc. Pour que les *u* de cette sorte cessent de nous apparaître comme irréguliers il suffit d'admettre que le passage de *o* à *u* a été postérieur au moment où s'est produit le changement des *u* primitifs en *Û*; et cela paraîtra fort naturel, si l'on songe que l'ancien *o*, dans les cas de cette sorte, s'est souvent conservé en d'autres dialectes, notamment en biscayen.

Les exceptions qu'il est difficile de faire rentrer dans une de ces catégories sont en nombre infime. La principale est le mot *Ûrzo* «palombe»; mais étant donné que l'on trouve ailleurs la variante

(1) *Burá* s'est conservé en roncalais.

uso, on peut se demander si le groupe *rz* ne serait pas ici l'altération de quelque ancien phonème ne comportant point *d'r* douce, et qui aurait abouti, par des évolutions divergentes, à une *s* dans certains dialectes, et à *rz* en souletin, mais à un moment où déjà *l'u* était passé à *ü*, et, où par conséquent *l'r* ne pouvait plus exercer d'influence conservatrice.

H. GAVEL